

## DE L'INCOMPRÉHENSIBLE

contre les Anoméens

1. Lorsque le sujet à traiter pour un orateur est vaste, qu'il exige un certain nombre d'entretiens, qu'on ne saurait l'approfondir en un ou deux jours et qu'il en faut bien davantage, il est indispensable, à mon avis, pour cet orateur, de ne pas répandre soudain et entièrement dans l'âme de ses auditeurs toute la doctrine, de la diviser en plusieurs points et d'alléger par cette répartition le fardeau du discours. En effet, la langue, les oreilles, chacun de nos sens en un mot, ont une mesure, une règle, des limites que l'on ne saurait dépasser sans se réduire à l'impuissance. Quoi de plus doux, je vous le demande, que la lumière; quoi de plus aimable qu'un rayon de soleil ? Pourtant si doux, si aimables qu'ils soient, lorsque notre vue est trop longtemps en rapport avec eux, c'est comme un fardeau qui la fatigue et l'accable. Aussi Dieu a-t-il voulu qu'au jour succédât la nuit, laquelle ferme nos yeux fatigués, détend les paupières, assoupit tes pupilles, donne un peu de relâche à la puissance visuelle fatiguée, et lui communique pour les besoins du jour suivant une vigueur nouvelle. C'est pourquoi le sommeil et la veille, qui sont l'appui l'un de l'autre, nous procurent par l'harmonie de leur succession des jouissances également agréables; et de même que nous disons la douce lumière, nous appelons doux aussi le sommeil, qui nous ravit à la lumière. C'est donc toujours le défaut de mesure qui rend les choses pesantes et nuisibles; et la présence de cette qualité qui les rend douces, utiles et aimables. Quoiqu'il y ait déjà quatre ou cinq jours que nous avons commencé à vous entretenir de l'Incompréhensible, pour cette raison, nous n'épuiserons pas non plus aujourd'hui ce sujet, et, après avoir soumis à votre charité un nombre de considérations qui ne dépassera pas la mesure convenable, nous laisserons votre esprit goûter un peu de repos.

Et où s'est arrêté dernièrement notre discours ? car c'est de là que nous devons partir, puisqu'il s'agit d'un seul et même point de doctrine. Nous rappelions ces paroles du fils du tonnerre : «Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a lui-même enseigné.» (Jn 1,18) Aujourd'hui il nous faut apprendre où est-ce que le Fils nous a donné cet enseignement. «Jésus répondit aux Juifs et leur dit : Ce n'est pas que personne ait vu le Père; celui-là seul qui vient de Dieu, celui-là a vu le Père.» (Jn 6,46) Je désigne encore ici sous le nom de vision la connaissance. Il ne songe pas à dire, «personne n'a vu le Père,» et à garder ensuite le silence, de crainte que vous n'appliquiez ces paroles aux hommes seulement. Comme il voulait nous enseigner qu'elles concernaient les anges, les archanges et les Puissances célestes, il le met en lumière par ce qui suit. Aussi après ces paroles, «personne n'a jamais vu le Père,» ajoute-t-il : «Celui-là seul qui vient de Dieu a vu le Père.» S'il eût dit simplement «personne,» plusieurs de ceux qui l'écoutaient n'eussent appliqué ces paroles qu'à la nature humaine, mais en ajoutant à ce mot «personne,» celui-ci, «le Fils seul,» cette mention du Fils exclut par cela même toute créature. Et quoi ! remarquerez-vous, exclut-elle pareillement l'Esprit saint ? Point du tout, car il ne fait pas partie des créatures : or ce terme «personne,» n'est jamais appliqué par exclusion qu'aux créatures. Il n'exclut point le Fils, s'il est question du Père, ni l'Esprit, s'il est question du Fils.

Pour vous bien convaincre que cette expression personne exclut seulement les créatures et non l'Esprit saint de la connaissance que le Sauveur déclare n'appartenir qu'au Fils, prêtons l'oreille à ce que Paul disait aux Corinthiens. Que leur disait-il ? «Qui connaît ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne n'a connu les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit même de Dieu.» (I Cor 2,11) Or, comme dans ce cas-ci le mot personne n'exclut point le Fils; pareillement ce mot, lorsqu'il est question du Fils, n'exclut point le saint Esprit. Par où ressort clairement la vérité de notre assertion. Si par ces mots, «personne n'a connu le Père, si ce n'est celui qui vient de Dieu,» on excluait l'Esprit saint, Paul ne pouvait point dire : De même que l'homme connaît les choses de l'homme, de même l'Esprit saint connaît parfaitement les choses de Dieu. C'est de la même manière que le mot un seul a été employé; car il a la même valeur et la même portée. Examinez ce passage : «Il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, duquel viennent toutes choses; et un seul Seigneur, Jésus Christ, par qui ont été faites toutes choses.» (I Cor 8,6) Si, parce qu'il est écrit «un seul Dieu, le Père,» on refuse au Fils la divinité, il faudra, parce qu'il est écrit, «un seul Seigneur, le Fils,» refuser au Père la souveraineté. Mais ces mots, «un seul Seigneur, Jésus Christ,» n'excluent point le Père de la souveraineté : donc le Fils n'est pas non plus exclu de la divinité, lorsqu'on parle d'un seul Dieu, le Père.

## CINQUIÈME HOMÉLIE

2. Que si l'on ajoute que l'on parle d'un seul Dieu, le Père, parce que le Fils, quoique Dieu, n'est pas Dieu de la même façon que le Père, il s'ensuivrait de ces subtilités que nous nous garderions bien d'introduire, que le Fils est appelé Seigneur parce que le Père tout en l'étant aussi, ne l'est pas de la même façon que le Fils. Cette conclusion est-elle impie ? L'explication avancée n'a pas plus de fondement. Disons plutôt que, comme ces mots «un seul Seigneur,» n'excluent point le Père de la souveraineté parfaite, et ne la confèrent point au Fils seul; ainsi les mots «un seul Dieu,» n'excluent point davantage le Fils de la pure, véritable et incontestable divinité, et ne la donnent pas comme un attribut incommunicable du Père. Que le Fils soit Dieu, et Dieu de la même façon que le Père, tout en restant le Fils, cela résulte du mot Père ajouté à celui de Dieu. En effet, si le mot Dieu appartenait exclusivement au Père et ne pouvait nous désigner d'autre hypostase que cette première hypostase non engendrée dont il serait le nom propre et caractéristique, le mot Père qui le suit serait une addition superflue. Il eût suffi aussi de cette expression, «un seul Dieu,» pour que nous connussions celui dont on voulait parler. Mais le mot Dieu étant commun au Père et au Fils, et par ces mots «un seul Dieu,» Paul ne spécifiant pas celui dont il parle il ajoute le mot de Père pour nous apprendre qu'il parle de la première hypostase non engendrée, le mot Dieu ne suffisant pas à la distinguer, comme appartenant également au Fils. Parmi ces noms il y en a qui sont propres, et d'autres qui sont communs : les noms communs ont pour but d'indiquer l'identité de la substance, les noms propres, d'identité de la substance; les noms propres, d'indiquer la singularité des hypostases. Les noms de Père et de Fils sont des noms propres de ces deux hypostases : les noms de Dieu et de Seigneur sont leurs noms communs. Ayant donc avancé un nom commun, «un seul Dieu,» l'Apôtre a dû employer un nom propre afin que vous distinguiez celui duquel il parlait, et que nous évitions la folie de Sabellius. Du reste le nom de Dieu n'exprime rien de plus élevé que le nom de Seigneur, le nom de Seigneur n'exprime rien de plus élevé que le nom de Dieu; en voici la preuve : Dans tout l'Ancien Testament le Père est à chaque instant appelé Seigneur. «Le Seigneur ton Dieu, y lisons-nous, le Seigneur est un. – Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. – Grand est notre Seigneur, grande est sa force, et sa sagesse n'a pas de mesure. – Que l'on sache que vous avez pour nom Seigneur; vous seul êtes le Très-Haut dans toute la terre.» (Ex 20,2; Dt 6,13; Ps 146,5; Ps 82,19) Or si ce nom était inférieur au nom de Dieu, et s'il était indigne de la substance divine, il ne faudrait pas dire, Il que «l'on sache que vous avez pour nom Seigneur.» Pareillement si le nom de Dieu avait un sens plus noble et plus honorable que celui de Seigneur, il ne faudrait pas donner au Fils, qui est d'après nos contradicteurs au-dessous du Père, le nom qui convient à ce dernier et qui lui appartient en propre. Mais il n'en est point ainsi, il ne saurait en être ainsi. Ni le Fils n'est inférieur au Père, ni le nom de Seigneur n'est moins noble que le nom de Dieu. C'est pourquoi l'Écriture applique ces noms indistinctement au Père et au Fils. Vous avez entendu le Père qualifié de Seigneur : nous allons vous montrer le Fils qualifié de Dieu.

«Voilà qu'une Vierge concevra et qu'elle enfantera un Fils; et on lui donnera pour nom Emmanuel, savoir, Dieu avec nous.» (Is 7,14; Mt 1,23) Voyez-vous le nom de Seigneur donné au Père et le nom de Dieu donné au Fils ? De même que nous lisons tout à l'heure, «que l'on sache que vous avez pour nom Seigneur,» nous lisons maintenant : «Et on lui donnera pour nom Emmanuel.» Nous lisons encore : «Un enfant nous est né, un Fils nous a été donné, et il sera appelé Ange du Grand Conseil, Dieu fort et puissant.» (Is 9,6) Remarquez, je vous prie, l'intelligence des Prophètes et leur sagesse spirituelle. De crainte qu'en nommant simplement Dieu, on n'entendit leurs paroles du Père, ils commencent par rappeler l'Incarnation; car le Père n'est point né d'une Vierge et n'est pas devenu enfant. Un autre Prophète parle aussi de la manière suivante : «C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne lui sera opposé.» (Bar 3,36) A qui s'appliquent ces paroles ? au Père ? Non, certes. Écoutez le Prophète rappeler encore l'Incarnation. A peine a-t-il dit : «C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne saurait lui être opposé;» il continue de la sorte : «Il a découvert toutes les voies de la science, et il l'a donnée à Jacob son enfant, et à Israël son bien-aimé. Après cela il est apparu sur la terre, il a conversé avec les hommes.» (Bar 3,37-38) Paul dit de son côté : «De la nation juive est sorti le Christ selon la chair, lequel est Dieu; béni soit-il dans tous les siècles. Amen.» (Rom 9,5) «Nul impudique, dit-il ailleurs, nul avare n'auront part à l'héritage du royaume du Christ et de Dieu.» (Ep 5,5) – Et ailleurs : «A l'avènement de notre grand Dieu et Seigneur Jésus Christ.» (II Tim 1,10) Jean l'appelle également de ce nom dans ce passage : «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.» (Jn 1,1)

3. Soit, dira-t-on; mais montrez-nous un endroit où l'Écriture mettant ensemble le Père et le Fils, donne au Père le nom de Seigneur. Eh bien, non seulement je vous montrerai cela,

## CINQUIÈME HOMÉLIE

mais je vous montrerai l'Écriture appelant le Père Seigneur, et le Fils Seigneur, le Père Dieu et le Fils Dieu, et mettant ensemble ces deux noms. Où trouverons-nous cet exemple ? Un jour le Christ disputant avec les Juifs leur disait : «Que pensez-vous du Christ ? De qui est-il Fils ? Ils lui répondirent : De David. Et il leur dit : Comment donc David inspiré l'appelle-t-il Seigneur, dans ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.» (Mt 22,42-44) Voilà Seigneur et Seigneur. Voulez-vous voir des passages où l'Écriture qualifie en vous voir des passages où l'Écriture qualifie en même temps de Dieu et en les rapprochant le Père et le Fils ? Écoutez le prophète David et Paul l'apôtre, ils vous le montreront : «Votre trône, ô Dieu, existe dans les siècles des siècles; la verge de l'équité est votre sceptre royal. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi Dieu, votre Dieu a répandu en vous l'onction, une onction de joie qui vous élève au-dessus de tous ceux qui la doivent partager.» (Ps 44,7) Paul à son tour rend témoignage : «L'Écriture dit, en parlant des anges : Dieu en fait des esprits. Mais au Fils elle dit : Votre trône, ô Dieu, existe dans les siècles des siècles.» (Heb 1,7-8) Alors pourquoi, demandera-t-on, donner au Père le nom de Dieu et au Fils celui de Seigneur ? Ce n'est pas sans motif ni sans but que l'Apôtre s'exprime de cette manière. Comme il avait affaire à des Grecs infectés de polythéisme, pour ne pas leur prêter occasion de dire : «Vous qui nous accusez d'admettre plusieurs dieux et plusieurs Seigneurs, ne tombez-vous pas dans la même erreur en nous annonçant des dieux, et non Dieu ? » par égard pour leur faiblesse, il appelle le Fils d'un nom différent, mais qui a la même portée.

Vous saisissez mieux cette vérité en prenant un autre passage, et vous comprendrez clairement que ceci n'est pas une simple conjecture de notre part : «Quant aux viandes offertes aux idoles, nous le savons que tous nous avons la science. Mais la science enfle, la charité seule édifie. A propos des viandes immolées aux idoles, nous savons que l'idole n'est rien en ce monde, et qu'il n'y a pas de Dieu hormis un seul.» (I Cor 8,1-4) Vous le voyez, c'est à des hommes qui croyaient en la multiplicité des dieux qu'il s'adresse. «Car bien qu'on parle de plusieurs êtres et de plusieurs divinités soit au ciel, soit sur la terre,» c'est toujours aux idolâtres qu'il parle, «bien qu'il y ait plusieurs maîtres et plusieurs divinités,» à savoir, prétendus; «cependant il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père duquel procèdent toutes choses, et un seul Seigneur, Jésus Christ, par qui toutes choses, ont été faites.» (Ibid. 5,6) Si donc il emploie le mot un seul, c'est afin qu'on ne lui prête pas la pensée d'introduire plusieurs dieux. En appelant le Père Dieu, il ne voulait pas refuser au Fils la divinité, pas plus que refuser au Père la souveraineté en qualifiant le Fils de Seigneur : il se proposait uniquement de redresser la faiblesse des païens et de ne pas prêter le flanc à leurs attaques. Telle est aussi la cause pour laquelle les prophètes ont parlé rarement et obscurément, non d'une façon ouverte et formelle, du Fils de Dieu. Sortis à peine de l'erreur du polythéisme, s'ils eussent oui parler d'un Dieu et d'un Dieu, les Juifs fussent retombés bientôt dans le même mal. C'est pourquoi les prophètes ne cessent de répéter à tout propos qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il ne saurait y en avoir qu'un. (Dt 4,35; Is 45,5 et 21) Ils ne niaient pas l'existence du Fils, certainement non; mais ils voulaient s'accommoder à la faiblesse de leurs concitoyens, et leur persuader cependant de s'éloigner de la croyance en l'existence de plusieurs dieux.

Lors donc que ces mots un seul, personne, et autres semblables frapperont vos oreilles, n'amoindrissez pas pour cela la gloire de la Trinité, mais apprenez la distance qui la sépare de la créature. n est dit aussi quelque part : «Qui a connu la pensée du Seigneur ?» (Is 40,13; Rom 11,34) Qu'il en soit de la sorte dans le cas présent, et que les mots ne refusent ni au Fils, ni au saint Esprit une parfaite connaissance, les considérations précédentes r ont abondamment démontré, par exemple, quand nous avons invoqué le témoignage ainsi conçu : «Qui connaît ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui : de même nul n'a connu les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu.» (I Cor 2,11-12) Le Christ a dit également : «Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père; et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils.» (Luc 10,22) Il exprime la même pensée dans ces autres paroles : «Ce n'est pas que quelqu'un ait vu le Père; celui qui vient de Dieu, celui-là seul a vu le Père.» (Jn 6,46) indique ici en même temps et avec quelle perfection le Fils le connaît, et la cause pour laquelle il le connaît de cette manière. Et quelle en est la cause ? L'origine qu'il tire de lui : en effet, la parfaite connaissance qu'il a du Père démontre qu'il prend en lui son origine. C'est parce qu'il vient de lui qu'il le connaît parfaitement et cette connaissance parfaite est d'autre part une marque qu'il vient de lui. Impossible à une substance quelconque de connaître parfaitement une substance qui lui est supérieure, si petit que soit l'intervalle qui les sépare. Écoutez ce que dit le Prophète de la nature angélique et de la nature humaine, et du léger intervalle qui les sépare : «Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ? et le Fils de l'homme qu'est-il pour que vous pensiez à lui ?» Puis il ajoute : «Vous l'avez abaissé un peu au-dessous

## CINQUIÈME HOMÉLIE

des anges.» (Ps 8,5-6) Quoique l'intervalle soit petit, par cela seul qu'il y a intervalle, nous ne connaissons qu'imparfaitement la substance des anges, et nous aurons beau nous livrer aux plus profondes spéculations, jamais nous ne la connaissons d'une manière parfaite.

4. Mais que parlé-je des anges, quand nous connaissons si mal la substance de notre âme elle-même ou plutôt, quand nous ne la connaissons pas du tout ! Si nos adversaires prétendent la connaître, demandez-leur en quoi consiste la substance de l'âme ? Est-elle de l'air ? est-elle un souffle, un vent, du feu ? Ils ne feront aucune réponse formelle, ces choses étant corporelles, l'âme étant incorporelle. Ainsi ils ne connaissent ni les anges ni leurs propres âmes, et ils prétendent connaître parfaitement leur Créateur et leur Maître ! Quelle folie plus grande que la leur ? Pourquoi même cette question : En quoi consiste la substance de l'âme ? Comment elle est dans notre corps, ils ne le savent même pas. Que dire en effet ? Qu'elle est répandue dans toute la masse corporelle ? Mais ce serait absurde, cette condition ne convenant qu'à des corps. Voici d'ailleurs une preuve que l'âme ne saurait avoir cette disposition. Bien des fois le corps sera privé de ses pieds et de ses mains, et l'âme y reste pourtant tout entière, et elle ne perd rien à cette mutilation. Mais si elle n'est pas répandue dans tout le corps, sera-t-elle confinée dans quelqu'une de ses parties ? Alors tous les autres membres seront morts, car ce qui n'est pas animé est complètement mort. On ne saurait donc défendre non plus cette explication; ce que nous savons c'est qu'elle est dans notre corps; mais comment elle y est, nous ne le savons pas. Dieu nous a privés de cette connaissance pour nous fermer la bouche, nous retenir, nous déterminer à rester dans notre bassesse, à ne pas nous inquiéter des mystères placés au-dessus de nous, et à nous soustraire à la curiosité. Mais n'allons pas nous abandonner à des considérations rationnelles, et revenons à la créature.

«Ce n'est pas que quelqu'un ait vu le Père; celui qui vient de Dieu, celui-là seul a vu le Père.» (Jn 6,46) Que signifie cela, répliquera-t-on ? Ce texte n'établit pas du tout la parfaite connaissance du Fils. Sans doute il prouve que la créature ne connaît point Dieu, dans cette première partie : «Ce n'est pas que quelqu'un ait vu le Père.» Que le Fils le connaisse, il l'établit pareillement dans la seconde : «Celui qui vient de Dieu, celui-là seul a vu le Père.» Mais qu'il le connaisse parfaitement, comme il se connaît lui-même, cela n'est pas encore démontré. Il pourrait se faire que Dieu ne fût connu clairement ni de la créature ni du Fils, et que celui-ci le connaît mieux que celui-là sans pourtant en avoir une compréhension parfaite. L'Écriture dit qu'il le voit et qu'il le connaît tel qu'il est; mais qu'il le connaisse à merveille et comme il se connaît lui-même, elle ne l'affirme pas. – Voulez-vous que nous vous prouvions le contraire par les Écritures et par la vie même du Christ ? Prêtons donc l'oreille à ce qu'il dit aux Juifs. «Comme mon Père me connaît, ainsi je connais mon Père.» (Jn 10,15) Que demander de plus parfait que cette connaissance ? Interpellez votre contradicteur : Le Père connaît-il parfaitement le Fils, en possède-t-il la science complète, et lorsqu'aucune des choses relatives au Fils ne lui échappe, n'est-il pas vrai que sa connaissance à ce sujet ne laisse rien à désirer ? – Oui, vous répondra-t-il. – Conséquemment lorsqu'on vous dira que le Fils connaît le Père comme le Père connaît le Fils, n'en demandez pas davantage, la connaissance étant également parfaite de part et d'autre. Le Sauveur l'affirme lui-même ailleurs en ces termes : «Personne ne connaît le Fils, hormis le Père; ni le Père, hormis le Fils et celui auquel le Fils daignera le révéler.» (Mt 11,27) Or le Fils va le révéler, non pas autant qu'il le connaît, mais autant que nous sommes capables de le connaître. Si Paul suivait cette règle, à plus forte raison le Christ la suivra-t-il. «Je n'ai pas pu, disait le premier à ses disciples, vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels. Vous êtes de petits enfants dans le Christ : aussi vous ai-je donné du lait et non une nourriture substantielle; vous n'auriez pas pu la supporter.» (I Cor 3,1-2) Mais on répondra qu'il tient ce langage aux Corinthiens. Et si nous démontrons qu'il a connu des choses que nul autre homme n'a connues, et qu'il est mort sans qu'aucun autre en ait eu connaissance ? Où est la preuve de cette assertion ? Dans une Épître aux Corinthiens, où il parle ainsi : «J'ai entendu des paroles mystérieuses que l'homme ne saurait prononcer.» (II Cor 12,4) Néanmoins ce même apôtre qui a ouï des paroles mystérieuses que l'homme ne saurait prononcer, d'autre part possède une science restreinte et bien éloignée de la science à venir. Lui qui écrivait la phrase citée tout à l'heure, a dit aussi : «Nos connaissances sont bien imparfaites et nos prophéties bien bornées. Quand j'étais petit enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant. Maintenant je vois comme dans un miroir et sous d'obscures images; alors nous verrons face à face.» (I Cor 13,11-12)

Il n'en faut pas davantage pour anéantir les subtilités de nos adversaires : dès que l'on ignore non pas si la substance divine existe, mais quelle est sa nature intime, il serait de la suprême folie de lui assigner un nom. Nous fût-elle même connue clairement, il y aurait

## CINQUIÈME HOMÉLIE

témérité de notre part à imposer de nous-mêmes un nom à la nature du Seigneur. Paul n'ose pas assigner des noms aux intelligences supérieures. «Le Christ, dit-il, a été établi au-dessus de toutes Principautés, de toutes Puissances, de toutes Vertus et de tous les êtres qui ont un nom, et dans ce siècle et dans l'autre;» (Ep 1,21) nous enseignant par là qu'il y a des intelligences dont nous saurons plus tard les noms, craignant également et de substituer des noms imaginés par lui à leurs noms véritables, et de rechercher leurs véritables noms. Quelle est donc l'excuse et la justification de ceux qui profanent de la sorte la substance même de Dieu ? Sa substance nous étant en elle-même inconnue, il nous faut éviter ces téméraires comme nous éviterions des forcenés. Que Dieu n'ait point eu de naissance, c'est une chose incontestable; mais que tel soit le nom de son essence, aucun prophète ne l'a jamais dit, aucun Apôtre ne l'a insinué, ni aucun Évangéliste, et à bon droit; comment, en effet, ne connaissent pas sa substance, auraient-ils pu en dire le nom ?

Je parle d'après les divines Écritures; et il s'agit cependant d'une absurdité si éclatante, d'une si monstrueuse erreur, que les Grecs eux-mêmes, malgré la distance où ils ont été de la vérité, n'ont jamais songé à rien avancer de pareil. Aucun des leurs n'a jamais osé définir la substance divine et l'emprisonner dans un seul nom. Et pourquoi mentionner la divine substance, quand dans leurs spéculations sur les substances incorporelles ils ne leur ont pas imposé de définition absolue, ils se sont bornés à ce que j'appellerai une description, à une esquisse vague plutôt qu'à une définition véritable ? Mais quel est le raisonnement victorieux de nos adversaires ? – Donc vous ne savez pas, nous disent-ils, qui vous honorez. – Il ne serait certainement pas besoin de répondre à cette difficulté, quand on a démontré abondamment par l'Écriture qu'il est impossible de connaître la nature intime de la substance divine. Néanmoins, comme aucun sentiment hostile ne nous anime et que notre but est de les l'amener, prouvons-leur que ne pas connaître Dieu, ce n'est pas avouer son ignorance au sujet de sa nature intime, mais prétendre en avoir une connaissance parfaite. Dites-moi : Supposons deux hommes en discussion sur la connaissance de la grandeur du ciel, l'un affirmant que l'œil de l'homme ne saurait l'embrasser dans toute son étendue, l'autre soutenant, au contraire, qu'il lui serait possible d'en mesurer la grandeur avec la paume de sa main : lequel des deux, à votre sens, connaîtrait mieux la grandeur du ciel, celui qui prétend savoir combien il y a de coudées, ou celui qui avoue l'ignorer ? Si celui qui recule devant la grandeur des cieux est celui qui en a la plus la grandeur des cieux est celui qui en a la plus juste idée, ne devons-nous pas parler de Dieu avec le même respect ? En parler différemment, ne serait-ce pas de la dernière folie ?

Après tout, on ne nous demande qu'une seule connaissance, celle de l'existence de Dieu; mais on ne nous demande pas de nous livrer à des recherches frivoles sur sa substance; écoutez Paul là-dessus : «Celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il existe.» (Heb 11,6) De même le Prophète, gourmandant l'impie, ne lui fait pas un crime d'ignorer en quoi consiste la nature intime de Dieu, mais de ce qu'il ignore son existence. «L'impie dit en son cœur : il n'y a point de Dieu.» (Ps 13,1) De même donc que l'impiété consiste ici non point à ignorer la nature intime de Dieu, mais son existence, de même il suffit à la véritable piété de savoir que Dieu existe. Mais voici une autre objection redoutable de nos adversaires. Laquelle ? – Il est écrit, disent-ils, que Dieu est esprit. (Jn 4,24) Est-ce que cela nous explique sa substance, je vous le demande ? Et qui en conviendrait, si rarement qu'il ait frappé aux portes des saintes Écritures ? D'après ce raisonnement, Dieu serait également de feu; car, s'il est écrit : «Ce Dieu est esprit,» il est écrit pareillement: «Notre Dieu est un feu dévorant.» (Heb 12,29) Il est écrit encore : «Il est une source d'eau vive.» (Jn 4,14) Non seulement il serait esprit, source, feu; il serait encore âme, vent, esprit humain, et autres choses bien plus absurdes; car il est inutile de tout dire et d'imiter la folie de nos contradicteurs. Le mot esprit a bien des significations : il signifie notre âme, dans ce passage de Paul : «Livre cet homme à Satan, afin que son esprit soit sauvé.» (I Cor 5,5) Il signifie le vent dans ce passage du Prophète : «Vous les briserez sous la violence de votre esprit.» (Ps 47,8) Il signifie un don spirituel; «L'esprit même rend témoignage à notre esprit.» (Rom 8,16) Je prierai d'esprit; je prierai de cœur.» (I Cor 14,15) Il a encore le sens de colère, par exemple, dans ces mots d'Isaïe : «N'est-ce pas vous qui songiez, dans votre esprit inexorable, à les exterminer ?» (Is 27,8) Il indique aussi le secours divin : «Le Christ Seigneur sera l'esprit qui précédera notre face. «(Th 4,20) Donc, à leur avis, Dieu serait à la fois pour nous toutes ces choses, et les réunirait en lui-même. Mais ne poussons pas la futilité jusqu'à exposer des objections qui ne méritent même pas de réponse : cessons de nous occuper de nos adversaires, et appliquons-nous tout entiers à la prière. Plus leurs sentiments sont impies, plus nous devons supplier et intercéder en leur faveur, afin qu'ils

## CINQUIÈME HOMÉLIE

renoncent à leur conduite insensée : ce sera un acte agréable à Dieu, notre Sauveur, qui «veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité.» (I Tim 2,4)

6. Ne cessons donc jamais nos supplications pour ces infortunés. C'est une arme puissante que la prière, un trésor inépuisable d'interminables richesses, un port à l'abri des orages, une source de calme : oui, la prière est la racine, le principe, la mère de biens sans nombre. Elle donne plus de puissance que la royauté. Souvent la fièvre dévore celui qui ceint le diadème: auprès de son lit de douleur on voit des gardes, des médecins, des officiers de service, des généraux; mais ni l'art des médecins, ni la présence des amis, ni les services des domestiques, ni la diversité des remèdes, ni un splendide appareil, ni l'abondance des richesses, ni aucune autre ressource humaine n'est capable de procurer au malade aucun soulagement. Que l'un de ces hommes qui jouissent de la faveur de Dieu se présente, qu'il touche simplement ce corps, qu'il fasse pour lui une fervente prière, et le mal disparaît aussitôt. Ce que n'ont pu ni les richesses, ni la multitude des serviteurs, ni le savoir, ni l'expérience, ni l'appareil royal, la prière d'un seul homme, souvent pauvre et indigent, l'a obtenu. Et quand je parle de prière. Je ne parle pas d'une prière faite avec négligence et lâcheté; je parle d'une prière fervente, d'une prière faite avec une âme contrite et un esprit attentif. Cette prière remonte jusqu'aux cieux : et de même que les eaux, lorsqu'elles coulent en plaine et se répandent sans obstacle, ne sauraient s'élever dans les airs, au lieu que refoulées par la main des ouvriers ou introduites en d'étroits canaux, elles s'élancent dans les airs plus rapides qu'un javelot : ainsi l'âme humaine, lorsqu'elle jouit d'une liberté sans bornes, se dissipe et s'affaiblit; au lieu que comprimée par les tribulations et refoulée par les angoisses, elle puise dans ces épreuves la force de faire monter vers les cieux de pures et ardentes prières. Oui, ce sont surtout les prières offertes dans la tribulation que Dieu exaucera de préférence. Écoutez ces mots du Prophète : «J'ai crié vers Dieu au milieu de la tribulation, et il m'a écouté.» (Ps 119,1) Ranimons donc la ferveur de notre âme, et courbons notre tête au souvenir affligeant de nos péchés, non pour nous embarrasser nous-mêmes, mais pour que nos prières soient exaucées, pour que notre âme devienne sobre et vigilante, et qu'elle se rapproche des cieux. Rien n'est propre à chasser la tiédeur et la négligence comme l'affliction et la douleur; elles enlèvent l'âme à la dissipation et la font rentrer en elle-même. Celui qui prie dans ces sentiments verra après ses longues prières une douce volupté s'emparer de son âme. De même que les nuées, en s'entrechoquant, obscurcissent l'air tout d'abord, puis quand elles se sont fondues en orage et qu'elles ont versé la pluie qui remplissait leur sein, l'air redevient calme et pur; de même la douleur, tant qu'elle est renfermée dans notre âme, obscurcit nos pensées, mais lorsqu'à l'aide des paroles de la prière qu'accompagnent les larmes, elle se déverse et répand son souffle au dehors, il se fait dans l'âme une admirable sérénité, les faveurs divines pénétrant comme des rayons dans le cœur de celui qui prie.

Savez-vous quel est le langage glacial du plus grand nombre ? – Je suis sans motif de confiance, je rougis de honte, je ne puis pas ouvrir la bouche. – C'est là une crainte satanique; ce sont là les prétextes de la lâcheté; c'est le diable qui s'efforce de vous fermer les portes qui donnent accès jusqu'à Dieu. Vous n'avez pas de motifs de confiance ? Et voilà un grand motif de confiance, voilà un sentiment bien précieux, que d'estimer n'avoir pas de sujet de confiance; de même que c'est pour nous le sujet d'une con. damnation ignominieuse et terrible que de croire en avoir. Quelques bonnes œuvres que vous ayez faites, quand même votre conscience ne vous ferait aucun grave reproche, dès lors que vous croyez avoir de justes motifs de confiance, votre prière demeure stérile. Votre conscience serait-elle, au contraire, chargée du fardeau de mille péchés, soyez seulement convaincu que vous êtes le dernier des hommes, et vous pourrez vous adresser à Dieu en toute confiance. Ce n'est pas toutefois de l'humilité que de se regarder comme un pécheur, quand on l'est véritablement. L'humilité consiste à n'avoir de soi-même aucun sentiment élevé, quoique notre conscience nous rende témoignage d'actes de vertus nombreux et remarquables. Il est humble, par exemple, celui qui ressemble à Paul, et qui, pouvant dire : «Ma conscience ne me reproche rien,» ajoute cependant : «Mais je ne suis pas pour cela justifié;» (I Cor 4,4) ou qui dit encore : «Le Christ Jésus est venu sauver les pécheurs, desquels je suis le premier.» (I Tim 1,15) Il y a de l'humilité dans celui qui, étant grand par ses œuvres, s'abaisse par la pensée. Mais telle est l'ineffable charité de Dieu, que non seulement les âmes humbles, mais celles qui font un aveu sincère de leurs péchés, trouvent auprès de lui un accueil favorable et des sentiments de bienveillance et de pitié. Pour bien vous pénétrer de l'importance qu'il y a à ne pas avoir de soi-même de hautes idées, représentez-vous deux chars : l'un conduit par la justice et l'orgueil, l'autre par le péché et l'humilité; vous verrez le char du péché précéder le char de la Justice, non assurément grâce à sa propre légèreté, mais grâce à la vigueur de l'humilité qui

## CINQUIÈME HOMÉLIE

l'accompagne; de même que le char vaincu le sera, non à cause de la faiblesse de la justice, mais à cause de la masse et de la pesanteur de l'orgueil. Si l'humilité, par son excellence l'emporte sur la gravité du péché et s'élève jusqu'au ciel, l'orgueil, par sa pesanteur et sa masse, neutralise la légèreté de la justice et ne tarde pas à l'entraîner vers les régions les plus basses.

7. Voulez-vous voir combien l'un de ces chars l'emporte en rapidité sur l'autre, remettez-vous en mémoire le pharisien et le publicain. Le pharisien réunit l'orgueil à la justice, en s'exprimant de la sorte : «Je te rends grâces, il Dieu, de ce que je ne suis pas semblable au reste des hommes, injustes et ravisseurs, ni à ce publicain.» (Luc 18,11) Quelle folie ! Ce n'est pas assez, pour satisfaire son orgueil, d'insulter à la nature humaine; il lui faut encore insulter lâchement le publicain qui se trouve près de lui. Que fait celui-ci ? Il ne repousse point les injures, il ne s'emporte pas contre l'accusateur; il accepte ces paroles avec bienveillance, et voilà que le trait de l'ennemi se change pour lui en baume salubre, l'injure en éloge, l'accusation en couronne. Telle est la valeur, tels sont les avantages de l'humilité, de rester insensible aux outrages d'autrui, de ne pas être mise en fureur par les injustices du prochain. Il nous est même facile de retirer de ces injustices des fruits aussi grands que précieux; et ainsi en arrive-t-il au publicain. En acceptant les injures, il déposa le fardeau de ses péchés, et, après avoir dit : «Soyez-moi propice, je ne suis qu'un pécheur,» (Luc 18,13) il descendit justifié et bien différent du pharisien; en sorte que les œuvres le cédèrent à des paroles, les actions à des mots. Le pharisien mettait en avant sa justice, ses jeûnes, sa dime; le publicain dit simplement quelques paroles, et il fut débarrassé de ses péchés. Dieu n'entendit pas seulement les paroles, il vit encore les sentiments qui les inspiraient; il fut touché de cette âme contrite et humiliée, et il l'accueillit avec amour.

Je ne prétends pas, en parlant ainsi, vous exhorter à pécher, mais bien à pratiquer l'humilité. Si un publicain, un homme de la pire espèce, pour avoir confessé ses péchés avec humilité et sincérité, et s'être reconnu tel qu'il était, fut traité par le Seigneur avec tant de bienveillance, quelles faveurs n'en obtiendront pas ceux qui joignent à des œuvres excellentes l'absence de tout sentiment de complaisance en eux-mêmes. C'est pour cela que je vous supplie, que je vous presse et que je vous conjure de confesser fréquemment vos fautes au Seigneur. Je ne vous mets pas en présence d'une réunion de vos semblables, je ne vous oblige pas non plus à découvrir aux hommes vos péchés; déployez devant Dieu votre conscience, avouez-lui vos blessures et implorez-en le remède : montrez-les à celui qui, loin de vous insulter, viendra à votre aide. D'ailleurs, vous auriez beau vous taire, il connaît tout. Parlez donc, pour recueillir de précieux fruits; parlez, afin que, déposant ici tous vos péchés, vous vous retiriez purs et libres de toute faute, et que vous n'ayez plus rien à craindre de cette terrible publication. Les trois enfants étaient dans la fournaise; ils sacrifiaient, leur vie pour leur foi au Seigneur; et néanmoins, malgré tant de mérites, ils disaient : «Nous ne pouvons ouvrir la bouche; nous sommes devenus un sujet de confusion et d'opprobre pour vos serviteurs et pour ceux qui vous adorent.» (Dan 3,33) – Pourquoi donc ouvrez-vous la bouche ? – Pour proclamer, répondent-ils, que nous n'avons pas le droit d'ouvrir la bouche, et pour fléchir ainsi le Seigneur. Par sa vertu, la prière a dompté la violence du feu, mis un frein à la fureur des lions, terminé des guerres, arrêté des combats, apaisé des tempêtes, chassé les démons, ouvert les portes du ciel, brisé les liens de l'enfer, guéri des maladies, repoussé des malheurs, raffermi des villes ébranlées, mis un terme à des fléaux envoyés du ciel, aux embûches des hommes, enfin, à toutes sortes de maux. Je parle, non de la prière que la bouche seule profère, mais de celle qui jaillit du fond du cœur. Les arbres dont les racines ont pénétré profondément, les vents se déchaîneraient-ils mille fois contre eux avec toute leur fureur, ne sont ni brisés, ni arrachés, leurs racines étant solidement prises dans la terre : ainsi les prières qui sortent des entrailles de l'âme, ayant de solides racines, s'élèvent aisément vers les cieux et ne sont renversées par le choc d'aucune pensée. D'où ce mot du Prophète : «Du plus profond de mon cœur, Seigneur, j'ai crié vers vous.» (Ps 129,1) Je ne vous parle pas de la sorte pour attirer vos louanges, mais pour que vous réduisiez ces conseils en pratique. S'il suffit de communiquer aux hommes ses infortunes et de leur raconter les maux dont on a été victime pour trouver un adoucissement à sa douleur, comme si la parole, semblable à un souffle, en calmait les ardeurs, à plus forte raison, si vous faites part au Seigneur des souffrances de votre âme, et retirerez-vous un adoucissement véritable et des consolations abondantes. Bien souvent nos gémissements et nos plaintes sont à charge à nos semblables, qui nous repoussent et s'éloignent : il n'en est pas de même du côté de Dieu; il vient au-devant de nous, il nous attire à lui; et plus vous consacrez de temps à lui exposer vos malheurs, plus il vous aimera, plus il sera accessible à vos supplications. Le Christ nous le

## CINQUIÈME HOMÉLIE

déclare par ces paroles : «Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai.» (Mt 11,28) Le voilà donc qui nous appelle, afin que nous ne refusions pas de l'écouter; qui nous attire, afin que nous ne nous éloignons pas. Plus vos fautes seront nombreuses, plus vous devrez mettre d'empressement à courir à lui; ce sont les hommes de cette classe particulièrement qu'il invite : «Je ne suis pas venu appeler à la pénitence les justes, mais les pécheurs.» (Mt 9,43) Aussi parle-t-il de ceux qui sont accablés, lassés, brisés sous le fardeau de leurs péchés. On lui donne le nom de Dieu des consolations, de Dieu des miséricordes, (II Cor 1,3) parce que sa préoccupation continuelle est de consoler les malheureux, d'encourager les affligés, quel que soit le nombre de leurs fautes.

Livrons-nous donc à lui sans réserve; accourons à lui; gardons-nous bien de nous éloigner, et nous nous convaincrons par notre expérience de la vérité de cette doctrine; et, pourvu que nous priions avec attention et assiduité, aucune douleur ne saura nous atteindre. S'il s'en présente quelque-une, nous en viendrons facilement à bout par la prière. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la prière vienne à bout de guérir les afflictions humaines, quand elle vient aisément à bout de détruire le péché ? Afin donc de goûter le bonheur durant la vie présente, de déposer le fardeau des péchés qui nous surcharge, et de comparaître avec confiance devant le tribunal du Christ, ayons toujours sous la main ce remède; donnons-lui pour condiments les larmes, l'assiduité et la patience. De cette manière, nous jouirons d'une santé inaltérable, outre les biens à venir, qui seront notre partage. Puissions-nous les obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.